

une dépêche télégraphique d'où il résulte que les propriétés personnelles du duc en Allemagne ont une valeur de 65 millions de francs, et que le conseil municipal de Genève peut en user comme il l'entendra.

Encore une histoire de serpent; ce n'est point cette fois dans la mer, mais dans un corps humain.

Le *Post* de San Francisco est responsable du fait suivant:

Il y a trois ans, une jeune dame visitait sa famille à Oakland et prit part à un pique-nique sur les bords du lac. La chaleur était vive et la dame avala une tasse d'eau prise du lac. Elle sentit quelque chose d'étranger dans son gosier; mais pensant que c'était une fibre de bois ou une tige d'herbe, elle n'y prêta pas autrement attention.

Peu de temps après elle était saisie de spasmes violents. On la traita sans lui procurer de soulagement, ses souffrances ne faisaient que s'accroître, et les plus habiles médecins y perdaient leur science. Son corps s'enflait démesurément; elle endurait un martyre incessant, et l'on ne comprenait rien à la maladie. Cette situation durait depuis trois ans et la malheureuse attendait la mort avec impatience pour mettre fin à ses peines. Une dame de ses voisines, dans Powell st. avait un enfant guéri par le Dr. Coleman du ver solitaire; le bruit de cette guérison la poussa à consulter ce médecin, dans la pensée qu'elle était, elle aussi, atteinte du ténia.

Le docteur, après un minutieux examen, lui déclara qu'elle devait avoir dans le corps un être vivant qui lui procurerait infailliblement la mort s'il n'était extirpé, mais il ne déguisa pas que l'opération était très-périlleuse, attendu la grande dimension de ce corps étranger. La dame consentit à l'épreuve, et le docteur, par une opération excessivement habile et délicate, mit au jour un horrible serpent de 36 pieds, d'une couleur blanc-jaunâtre ayant au milieu un diamètre de trois pouces avec une tête allongée comme le bec d'un canard. On frémit en pensant qu'un tel monstre ait pris logement dans un corps humain, et l'on ne peut se faire une idée des tourments que cette dame devait endurer.

HISTOIRE D'UNE BALEINE.—Le câble entre Kurrachee et Gwadur, (300 milles de distance environ), dit M. Walton, a fait défaut tout à coup dans la soirée du 4 juillet. Le lendemain, le steamer des télégraphes, l'*Amber Witch*, se dirigea vers le lieu du dommage avec les ingénieurs et le personnel nécessaire pour le réparer.

D'après les essais faits à chaque extrémité du câble, tout portait à croire qu'il s'était rompu à 118 milles de Kurrachee.

L'*Amber Witch* arriva au point indiqué, le 6, 2 hrs. de l'après-midi.

La mer était grosse et couverte d'un épais brouillard, cependant on réussit à saisir le câble à un quart de mille à peu près du point endommagé.

Lorsque ce point fut trouvé, on sonda, mais les sondages étaient très-irréguliers, ayant des différences de 30 à 70 brasses. On commença alors à enrôler le câble, mais on éprouva une résistance tout à fait inaccoutumée, comme s'il était retenu par des roches. Après avoir perseveré pendant quelque temps, on finit par amener à la surface le corps d'une immense baleine entortillé dans le câble, qui était enroulé deux fois et demi autour de la queue. Des requins et probablement d'autres poissons avaient mangé une partie du corps du cétacée, qui se décomposait rapidement. Et, en effet, en arrivant à la surface les mâchoires se détachèrent. La longueur de la queue était de plus de trois mètres et demi.

La mer étant à ce moment trop grosse pour qu'il fut possible de se servir des canots, on essaya de hisser la baleine à bord; mais son corps n'eut pas plutôt dépassé la surface de l'eau, que son poids l'emporta et la retira toute brisée du câble.

Il est probable que lors de son entortillement la baleine se servait du câble pour se débarrasser des parasites qui l'importunaient.

Il était à cet endroit, suspendu sur un précipice sous-marin. La baleine, ayant enroulé sa queue dans cette partie du câble, y resta prise et périt.

Pendant tout le temps que l'*Amber Witch* a passé en ce lieu, toute une famille de baleines ne cessa de se jouer dans les environs du navire.

Elles venaient fréquemment souffler à une douzaine de mètres et même se frotter au cordage qui retenait le navire.

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit les engelures.

MGR. FARRELL.

Opinion du journal protestant le *Spectator* de Hamilton, sur Mgr. Farrell qui vient de mourir:

Quand, le matin, le Dr. White fit l'examen de l'illustre malade, il lui dit qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison. Monseigneur lui dit avec un grand calme: "Je suis préparé à la mort, si Dieu veut m'appeler à lui." Il remercia le docteur en termes chaleureux des soins assés qu'il lui avait donnés pendant sa maladie.

Sa Grandeur naquit dans la ville d'Annagh, en Irlande, le 2 juin 1820. Il demeura en cette ville jusqu'au jour où il émigra en Canada avec sa famille, qui alla se fixer à Kingston, en 1833.

Après qu'il eut étudié quelque temps à Kingston, Mgr. MacDonnell l'envoya au collège, à Montréal, où il demeura jusqu'à la fin de son cours classique. En sortant de cette institution, il entra au Séminaire des Sulpiciens, sous la direction du même ordre. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût terminé ses études théologiques. Durant sa carrière d'étudiant et d'ecclésiastique, il fit preuve d'un rare talent. Il possédait un esprit vaste comme son cœur d'irlandais. Ces deux grandes qualités du cœur et de l'esprit le firent estimer de tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître.

Il fut ordonné prêtre à l'Assomption, en 1848, par l'évêque titulaire de Kingston, Mgr. Rémi Gaulin.

Il retourna alors à Kingston, auprès de son évêque qui peu après, le nomma à la desserte de la paroisse de l'Orignal.

Deux ans après, il fut rappelé à Kingston, où il passa sept ans, dont deux comme professeur au collège de Regiopolis. Ce dernier poste le fit connaître non-seulement comme directeur du jeune âge, mais encore comme administrateur.

Son évêque remarquant en lui le génie d'un administrateur distingué, le nomma à la cure de Peterboro où il gouverna avec le plus grand zèle les âmes qui lui étaient confiées.

Les catholiques de Peterboro ont exprimé dans une adresse qu'ils lui ont présentée lors de sa promotion à l'épiscopat, toute leur reconnaissance pour le bien immense qu'il avait fait, pendant son séjour au milieu d'eux.

En 1856, l'église catholique de Toronto trop considérable pour qu'un seul évêque pût l'administrer, fut divisée en trois diocèses, savoir: Toronto, Hamilton et London. Et, par le vote unanime des prélats de l'église catholique du Canada, le Rév. John Farrell, prêtre de la paroisse de Peterboro, fut jugé digne d'être élu à l'un de ces nouveaux sièges épiscopaux. En conséquence, son nom et celui du Rév. M. Pinsonnault, furent envoyés à Rome. Puis, en vertu des lettres apostoliques du Souverain Pontife, le poste d'évêque du diocèse de Hamilton lui fut donné et il fut sacré dans la cathédrale de Kingston, le 11 mai 1856.

Nous voudrions donner un rapport détaillé des nombreux travaux accomplis par le regretté prélat depuis qu'il est à la tête des catholiques de ce diocèse. Si nous voulions parler de ses travaux, il nous faudrait écrire un volume. Néanmoins, nous espérons qu'un autre connaissant mieux que nous sa vie et ses œuvres, se chargera de ce soin.

Sa Grandeur est arrivée à Hamilton le 24 mai de la même année. Elle a été reçue avec cordialité et affection à son nouveau siège, par son ancien ami et précepteur, le regretté Vicaire-Général Gordon.

Quand le nouvel évêque prit possession du siège épiscopal, il n'y avait à l'endroit où s'élevait aujourd'hui la cathédrale Ste. Marie, qu'une petite église. Il fit alors circuler des listes de souscriptions dans son diocèse et, en 1859, il était prêt à commencer le splendide édifice qui fait aujourd'hui l'un des plus beaux ornements de Hamilton.

En mars 1862, il fit sa première visite officielle à Rome et y retourna en 1866. Il était présent aux cérémonies du centenaire des Saints Apôtres Pierre et Paul, en 1867. Son dernier voyage à Rome eut lieu en 1869, pour assister au Concile du Vatican. Dans toutes ces occasions, les fidèles qui composaient son troupeau, lui ont présenté des adresses d'adieu et de bienvenue, dans lesquelles ils exprimaient tout l'amour qu'ils lui portaient.

A l'occasion de son retour de Rome, en août 1870, toute la population catholique de Hamilton le reçut à la gare du chemin de fer et lui présenta une adresse accompagnée d'un magnifique carrosse à deux chevaux. Et lorsque Mgr. Farrell passa dans les rues de la ville, tous les citoyens, à quelques dénominations qu'ils appartenissent, lui souhaitèrent une cordiale bienvenue, témoignant par là de leur haute estime pour le saint évêque.

Le *Spectator* donne ensuite un aperçu de l'exactitude que le pieux prélat apportait à l'accomplissement de ses devoirs. Il cite, comme preuve de son zèle, le fait suivant: Lors du mouvement fénién de 1866, le 16^e régiment, en garnison à Hamilton fut soudainement appelé à Niagara. Comme il y avait dans ce régiment des soldats professant la foi catholique, Mgr. Farrell les accompagna lui-même jusqu'au lieu où les appelaient des ordres supérieurs et, là, il les prépara à aller affronter la mort sur les champs de bataille. Il était prêt à les suivre sur le lieu du combat, si cela eût été nécessaire.

Dès que sa mort fut annoncée, on vit sur un grand nombre de résidences et d'édifices publics, des drapeaux hissés à mi-mât.

Et le *Spectator* termine son article nécrologique, en disant: On ne verra plus désormais passer dans nos rues cet homme de bien si estimé, et plusieurs diront, employant le langage du regretté D'Arcy McGee: "Où trouverons nous son égal?"

Les seuls parents qui vivent aujourd'hui pour déplorer sa perte sont sa mère très âgée qui demeure à Kingston; deux frères, dont l'un James est employé au Penitencier de Kingston, le second Peter, bien connu par son habileté comme capitaine du steamer *Corinthian* de la compagnie de navigation intérieure, et une sœur mariée en 1854 au Dr. Mount, de Montréal.

LES PETITS METIERS EN CHINE.

Autrefois la Chine, comme le Japon, était fermée aux étrangers. De là sur beaucoup de points l'infériorité de ce pays et les maux si tranchés de ses habitants. Mais aujourd'hui que l'extrême Orient ouvre toutes grandes ses portes au commerce, à la science, à la civilisation de l'Occident, et montre qu'il est résolu à en faire son profit, cette dissemblance ira chaque jour s'affaiblissant, et dans un avenir plus ou moins rapproché cessera d'être sensible. Le Chinois, pratique également bien tous les métiers, et, quelque dur qu'ils puissent être, il le fait avec autant de prestesse que d'assiduité. Son tempérament d'ailleurs se prête merveilleusement au travail, à la sobriété, à l'économie. Malheureusement il est un peu voleur. On ne saurait être parfait.

Le premier type que nous offrons aux lecteurs est populaire à Pékin. C'est le marchand de jouets d'enfants. D'un pied léger, on le voit, dès le matin, avec le panier qui renferme sa fortune et sur lequel il saura avec art disposer sa marchandise, gagner la rue où il stationnera, attendant les clients. Car il n'est pas riche et ne peut se payer le luxe d'une de ces boutiques à fond bleu et vert parsemées d'or qui font un si bel effet dans les grandes

rues de Pékin, tirées au cordeau et sans cesse remplies d'une foule immense. Mais il ne compte pas non plus dans sa clientèle beaucoup de mandarins. C'est aux petites gens qu'il s'adresse, et c'est aux beaux yeux de leur modeste cassette qu'il fait les doux yeux. Il vit tout de même et le plus souvent fait très-bien ses affaires.

Notre second type, le cordonnier ambulant, est un nomade. Il ne plante pas sa tente dans un lieu fixe. Il rayonne, et va de ville en village indifféremment. Il porte son outillage tantôt sur l'épaule, aux deux bouts d'un bâton, comme nos porteurs d'eau portent leurs seaux, tantôt sur une brouette surmontée d'une voile pour s'aider du vent. Arrivé à destination, il s'établit dans le premier coin venu et se met à l'ouvrage. Il travaille pour homme et pour femme, fait le neuf, mais ne dédaigne pas le vieux... surtout pour lui. Je ne sais si notre proverbe: Les cordonniers sont les plus mal chaussés, a cours en Chine, mais à le voir on le croirait.

VARIÉTÉS.

Odry n'aimait pas à déménager. Il est vrai que, de son temps, les propriétaires n'avaient pas inventé le divi-vente trimestriel de l'augmentation... Par malheur pour le joyeux comique, il était affligé d'une cuisinière que tourmentait un incessant besoin de changer de fournisseurs; si bien qu'à écouter les condoléances du cordon bleu, le pauvre Odry n'eût jamais passé plus d'un terme sous le même toit.

Comme, avant de porter ailleurs ses dieux lares, maître Bilboquet exigeait des raisons valables, sa Bibet se montrait fort experte à imaginer des cas réhabilités qu'Odry ne manquait pas d'excuser, souvent avec une ingénuité charmante.

Un jour, la cuisinière entre au salon, pâle, effarée, et dit à son maître:

—Monsieur, nous ne pouvons pas rester ici, c'est plein de vermine. Depuis un mois, je tends la souricière, et, chaque matin, j'y prends un gros rat.

—Euh! euh! répond le conciliant Odry avec cette intonation enrhumée que nous lui avons connue, c'est peut-être toujours le même.

VICTIME DE SON IMPRUDENCE.—Un des gardiens du Jardin zoologique de Cologne vient d'être la victime de son excessive témérité. Malgré les défenses les plus sévères, il s'est rendu dans la fosse des grands ours, après avoir invité quelques personnes à assister au déjeuner qu'il allait prendre en commun avec ces animaux. On l'engagea vainement à ne pas risquer cette expérience périlleuse; il s'avança vers un des ours un morceau de pain à la bouche. Le pain tombe par terre, il veut empêcher l'animal de le ramasser. L'ours, devenu furieux, saute sur le gardien au moment où celui-ci se baissait, le saisit à la nuque et l'étrangle en quelques instants. Il allait dévorer le cadavre, on ne put le lui arracher qu'en lui tirant des coups de feu.

Quatre P furent mis au-dessus de la porte du premier président de Bordeaux, qui s'appelait Pierre Pontac, et cela voulait dire: *Pierre Pontac, Premier Président*. Un plaideur du même pays, ayant un jour attendu trois ou quatre heures dans son antichambre, fut surpris par le premier président, les yeux encore fixés sur ces quatre P. Le président lui demanda:

—En bien, monsieur, que croyez-vous que veulent dire ces quatre lettres?

—Ma foi, monsieur, lui répondit le plaideur, elles signifient: "Pauvres plaideurs, prenez patience."

L'an vi de la première république, c'est-à-dire vers l'an 1798 de l'ère chrétienne, un paysan normand se présente chez un notaire pour le charger de vendre un lot de terre qu'il possédait.

—De quelle origine est votre bien? demanda le notaire.

—C'est du patrimoine, monsieur; voici mes titres.

—Je n'y vois cependant qu'une adjudication, faite au district, d'une portion de bien d'un couvent supprimé.

—Eh bien, justement: c'est la patrie qui a vendu; le bien provenait des moines; donc, c'est du patrimoine.

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAPRAIRIE.

A une assemblée trimestrielle de la Société Littéraire de Laprairie, P. Q., tenue ce vingt-quatrième jour de Septembre, les Messieurs suivants furent élus pour le semestre courant:

Président—J. H. A. Sylvestre.
1er Vice-Président—F. X. DesRivières.
2me do P. Lachance,
Sec. Trésorier—E. M. Bisillon.
Sec. Archiviste—J. N. Tarte.
Sec. Correspond.—L. E. Grenon.
Bibliothécaires—T. Lefebvre et D. Lebert.
Comms. Ordon.—M. Desautelle et Jos. Pattenaude.
Comité de Régie—Dr. P. E. Brossard, A. Esinhart, M. P. P., L. X. Leduc, Ecr., J. Brossard, Ecr., A. Beauvais, Ecr., N. P.

NOS GRAVURES.

LE QUAI DU CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL A LA POINTE DU CHÊNE.

On sait les ravages causés par la tempête du 23 et du 24 Août, dans les provinces d'en bas. Cette gravure représente la triste scène que la Pointe du Chêne offrait le lendemain de la tempête.

15 Octobre 11 dernier jour; jour du jugement.—Ceux qui n'auront pas payé seront condamnés; (à ne pas recevoir la Prime.)